

Tout d'abord je vais présenter Bruce Bégout rapidement, Philosophe et écrivain maître de conférence à Bordeaux 3 et il a notamment publié aux éditions Allia plusieurs essais *Zéropolis*, *Lieu commun*, *La découverte du quotidien*, ainsi que plusieurs romans et recueil de nouvelles tels que *le Park* et plus récemment *Accumulation primitive de la noirceur*.

Le champ d'investigation du travail de Bruce Bégout porte, à partir de ses recherches liées à la phénoménologie d'Husserl notamment, sur les questions liées à notre quotidien dans ce qu'il a de plus banal. Et notamment dans la manière dont ce quotidien se décline spatialement, c'est-à-dire que l'espace qui nous entoure, celui où nous vivons et évoluons, opère de manière philosophique sur notre existence. Nous avons là une première difficulté dans la mesure où l'objet philosophique que les travaux de Bégout porte à nos yeux n'a a priori rien de philosophique où plus exactement il fait partie, tout comme le quotidien précisément, de ses réalités que la philosophie délaisse ou à la rigueur relègue à l'arrière ban de ces préoccupations. Finalement, l'espace vécu et vécu au quotidien, n'est-ce pas plutôt l'affaire des géographes, des urbanistes, architectes ou encore des sociologues ? En quoi nos banlieues, nos centres villes, nos zones commerciales, et autres parcs d'attractions ; mais aussi nos appartements, maisons et chambres d'hôtel, ont-ils à voir avec la philosophie ? J'ajouterai à cela que à l'intérieur de son questionnement sur les espaces qui nous entourent, Bégout s'intéresse, on l'aura compris à ceux qui ont le moins de valeur sociale, patrimoniale, bref à ces fameux espaces autres parce que sans valeur, que l'on regarde souvent avec dédain. Et c'est précisément à ce type d'espace sans valeur que s'attache le livre qui nous occupe aujourd'hui *Suburbia* publié aux éditions Inculte.

A cette lecture, on comprend qu'il s'agit d'élaborer une double opération, celle du constat : qu'elle est la réalité de ces lieux que peut-on et que faut-il en dire ? et celle plus complexe d'une affirmation de la liberté, d'un champ de possibles à l'intérieur et par delà la banalité et parfois l'imminente catastrophe qui semble émerger de cette suburbanité ultra contemporaine qui fonctionne comme le modèle de l'extension urbaine, horizon indépassable au sens propre et figuré du terme.

Pour Bruce Bégout, il ne s'agit pas de juger ces modes de spatialisation pour les condamner ou les légitimer. On parlera plutôt d'une forme d'expérimentation, d'une immersion philosophique dans ces espaces qui encerclent nos villes et nos existences. On goûte alors

une sorte d'impressionnisme philosophique qu'accompagne parfaitement la dimension littéraire de l'entreprise. Il s'agirait donc d'une philosophie du regard qui s'élabore dans la contemplation de ses espaces relégués que nous occupons et qui nous occupe en retour, qu'on le veuille où non.

Bref, que signifient ces lieux où nous vivons, ces lieux que nous traversons et qui nous traversent ? Quelles sont les normes qui opèrent en deçà et au delà des agencements et des procédures qui rythment nos existences par le truchement des espaces de vie qu'on nous octroie qu'ils soient habitables ou inhabitables ?

Quelle place les sujets que nous sommes, pensant et désirant, peuvent-ils espérer prendre dans ces dispositifs urbains où la cohabitation est de mise vaille que vaille ?

Il y va d'un dispositif spatial qui questionne nos modes de vie et nous laisse souvent indécis quant à nos capacités de libération, qu'on pourrait parfois résumer de manière sarcastique au choix « libre » des sorties multiples qui s'offre à nous lorsque nous enchaînons les fameux rond-point (summum de l'esthétique post moderne) des zones péri urbaines et commerciales .

En ce sens, devons-nous subir cette rationalisation extrême de nos modes de spatialisation et assumer d'être devenus des choses parmi les choses, sorte d'errant post-humain enserré dans un décor de mobilier urbain standardisé marque de la ville globalisée ?

Où pouvons-nous à l'inverse espérer nous glisser dans les interstices de la complexion du réel aménagé afin de creuser des brèches et tracer des chemins de traverse qui nous permettrait de devenir autre ? C'est-à-dire résister aux assignations spatiales qu'on nous aménage sans ménagement ?

Il y a dans ces pensées de la ville contemporaine ou ces pensées urbaines une dimension éminemment politique. Mais qui s'enracine dans le quotidien et le lieu commun, intellectuel et spatial on l'aura compris.

Avant d'aller plus loin dans l'analyse du livre quelques mots sur la méthode Bégout :

Il n'y aura pas ici de définition ou de proposition qui pourrait circonscrire une philosophie de la ville. Il y aurait là un profond malentendu puisque par principe l'essence de la ville contemporaine n'existe pas. La ville moderne est un perpétuel chantier (dans tous les sens du terme) un lieu d'expériences diverses qui forme un devenir ville sans centre ni périphérie.

Ce qui est proposé ici est une succession d'approches de ce qu'est une ville sur le mode de la flânerie, de la dérive ou du cruising dans la version contemporaine et motorisée comme le suggère Bruce Bégout. Il s'agit d'attacher la pensée à nos pas et de voir ce qui advient. Plus qu'une théorisation de la ville, il faudra parler comme nous le suggérons, de pensées urbaines qui s'élaborent autour d'une philosophie du regard posée sur un réel sans cesse mouvant, aussi déprimant qu'exaltant, aussi rationnel qu'irréel, aussi hygiénique que poétique et tout aussi concentrationnaire que libertaire.

C'est également pour cette raison, nous l'avons dit, que l'écriture littéraire de Bruce Bégout résonne parfaitement avec ce qui se donne à voir de ces déambulations urbaines et péri urbaines.

Je vais donc maintenant porter des coups de sonde dans l'ouvrage de Bruce Bégout pour tenter de vous en communiquer la teneur et peut-être dégager des enjeux et des problématiques qui nous permettrons d'entamer un dialogue tout à l'heure.

Pour comprendre la démarche de Bruce Bégout il faut tout d'abord nous intéresser avec lui au précurseur de la pensée urbaine. Il s'agit bien sûr de Walter Benjamin auteur notamment de *Paris capitale du XIXème siècle*.

En effet, Benjamin nous invite à déchiffrer la ville. Pour lui, la ville telle qu'il l'expérimente est un condensé de la vie. La ville est un microcosme qui suppose un apprentissage. On arrive par là à une philosophie du mélange qui revient aux choses concrètes à travers l'exploration de la ville. La ville est comme les gens qui la traversent, comme un texte à comprendre. Elle secrète sa propre mythologie, elle fonctionne non comme un désenchantement du monde (Weber) mais comme un réenchantement qui crée à son tour de nouvelles fantasmagories que l'on retrouve dans l'imagerie des grands boulevards, la transparence du verre, et bien sûr les fameux passages parisiens qui ont tant fasciné Benjamin. Aussi l'étude de cette « topographie mythologique » n'est pas une simple apologie de la ville. C'est une véritable expérience qui permet de se laisser envoûter par la flânerie pour peut-être mieux se désenvouter. Comme un doux poison qui servirait aussi d'antidote aux excès présents et futurs de l'urbanisation de nos existences qui porte loin et de manière subtile une forme de réification de nos vies. On voit donc avec cette référence à Benjamin que Bégout trouve là une véritable matrice quant à son entreprise.

Voyons comment nous pouvons à présent mettre ce programme en pratique, et à la lumière des écrits de Benjamin voyons comment Bruce Bégout expérimente cette fameuse suburbia pour ensuite envisager, toujours dans les pas de Bruce Bégout, le paradigme du parc d'attraction comme forme d'hystérisation de la suburbia et enfin terminer par l'exposé et l'analyse de la conception situationniste de la ville, telle qu'on pourra peut-être en tirer une sorte de programme de ce que serait expérience urbaine visant à sa transformation sinon idéale, du moins radicale.

La Suburbia nous fait passer du monde (urbain) clos à l'univers (suburbain) infini ou pour paraphraser un autre auteur que Koyré, la suburbia c'est l'extension du domaine de la ville, ce lieu non défini de l'éternel impermanence qui nous attire pour mieux nous repousser en un mouvement de balancier comme on le dit de ceux qui commutent pour employer la novlangue urbanistique. Derrière ce sous-titre de Bégout, on repère une référence au livre de l'historien des sciences Alexandre Koyré *Du monde clos à l'univers infini* titre devenu un classique qui marque et analyse la révolution galiléo-copernicienne.

Alors faut-il voir chez Bégout une forme d'ironie dans ce sous-titre grandiloquent puisque cela nous placerait au cœur d'une véritable révolution copernicienne de notre urbanité ? Rien de moins. Séquence ou moment paradigmatique de l'anthropologie qui tranche néanmoins avec la banalité dérisoire de nos périphéries urbaines. Plus qu'une figure de style, c'est à l'exploration de cette contradiction d'une révolution en marche cachées dans les culs de sac et les impasses sécurisée de nos zones pavillonnaires que nous invite Bruce Bégout. A quelle rupture épistémologique sommes nous conviés lorsque nous arpentons les villes nouvelles autour desquelles s'enchâssent des rocade bordées d'entrepôts de zones artisanales et commerciales que seuls quelques rond-points ornés d'une oeuvre d'art vaguement contemporaine viennent égayer ? De quoi la laideur multicolore de nos entrées et sorties de villes est-elle le nom ? C'est la question !

Pour commencer, il faut insister sur le paradoxe qui caractérise la suburbia.

A l'inverse de l'organisation classique des villes, la suburbia prône un espace décentré, non hiérarchisé, égalitaire. Un petit rêve démocratique.

Néanmoins cet égalitarisme pavillonnaire marque aussi une forme de décentrement qui va jusqu'à la dissolution dans la dissémination infinie de cette nouvelle trame urbaine.

L'espace urbain maintient les grands principes de la vie citadine : densité démographique – synergie des pôles de travail et de consommation, échange et action permanente entre les habitants. Ce ne serait donc pas une sous-ville mais une autre forme d'urbanisme. Ce modèle nous vient des USA et a été pour la première fois implanté en Seine et Marne dans les années 60. Cependant, l'autre versant de la suburbia, et c'est ce qui lui donne sa mauvaise réputation se définit aussi par ses manques. Manque d'animation, d'intimité, de proximité, d'histoire, de charme de patrimoine, c'est le syndrome bien connu de la ville nouvelle. Avec pour conséquence, l'ennui, l'isolement et parfois, voire de plus en plus, un sentiment de relégation.

Et pourtant malgré tous ces manques que les habitants, les urbanistes et les politiques ont assez vite constaté, c'est ce modèle qui s'est très largement imposé puisqu'il a accompagné l'avènement de la société de consommation et l'édification des hangars de supermarché, des rond points, des rocade et des forêts de panneaux publicitaires.

Dans le même temps la ville historique s'est muséifiée et gentryfiée. Et d'une dichotomie spatiale, nous avons abouti à une dichotomie sociale qui a très vite viré à l'antagonisme.

Au fond derrière l'ennui et la monotonie qui s'en dégage, la suburbia est un lieu symptomatique dont il faut faire le constat. Elle s'inscrit dans l'écart vertigineux et pourtant si ténu de l'hyperconsommation grégaire à l'émeute rageuse et destructrice qui parfois la traverse. Plus encore, l'étude de la suburbia fonctionne aussi comme un petit précis de futurologie.

La suburbia est l'invention de l'impermanence éternelle sur laquelle se fonde une partie du capitalisme contemporain. C'est-à-dire de l'obsolescence d'un monde qui doit disparaître pour se reconstruire sans cesse à l'identique. C'est le règne du précaire, du remplacement, du turnover généralisé. Et c'est dans les interstices de ces espaces abandonnés à la monotonie du changement permanent qu'une forme d'anarchie peut advenir. Une fureur de vivre désaffectée à l'heure où les parkings se vident et les caddies se rangent. Le nouvel homme sans qualité doit se construire malgré tout dans ces lieux sans qualité.

Il s'agit là d'un véritable défi puisque nous faisons par ailleurs le constat de l'obsolescence de la flânerie. On sait depuis Benjamin que l'homme urbain classique recherche dans la flânerie comme une rupture salvatrice de son quotidien. La redécouverte de sa ville par des sentes jusque là inconnues. Il y a là une posture mais qui a longtemps été considérée comme le summum de l'intellectualisme urbain.

Or la flânerie est proprement inenvisageable pour l'homme suburbain ; Ici c'est le règne de la voiture qui prévaut. Il y a une distance ontologique à l'intérieur même de l'être suburbain, et cette distance elle est technique.

La suburbia, c'est donc l'univers infini de l'errance simultanée et perpétuelle et on peut être comme saisi d'angoisse face à cet univers urbain comme réseau infini et acentré sur le mode du rhizome ou du lieu atopique. Un lieu fait d'une succession de non lieu dont l'élaboration adventice ne suit aucune logique si ce n'est celle du déplacement permanent de la consommation d'espaces et d'objets qui s'appuie sur le principe de l'impermanence fondée sur l'obsolescence programmée de ces mêmes espaces et ces mêmes objets. C'est pour nous faire accepter cet état de fait que la suburbia procède aussi à sa représentation théâtralisée pour produire une image d'elle-même et l'étape suivante c'est le supermarché qui se transforme en véritable lieu de loisir en parc d'attraction. La suburbia crée sa propre mythologie et l'homme suburbain c'est l'homme du multiplex qui met son existence en abîme dans l'acte d'achat, scrutant son reflet dans le fond de son caddie en un mouvement sans fin d'autoengendrement comme une catharsis stérile et immobile.

C'est ici que Bruce Bégout va s'intéresser à la question du parc d'attraction multi modal devenu lieu de vie qui nous mène dans le making-off, puisqu'il s'agit d'artifice, c'est-à-dire les coulisses du rêve.

Le parc d'attraction, ou le principe Galapagos comme le nomme Bégout, c'est la machine insulaire qui fonctionne selon le mode opératoire de la césure et de l'isolement par l'espace. C'est-à-dire une forme d'imitation du réel mais qui le surréalise, le surdétermine, pour produire sa propre singularité qui pour le coup se trouve comme hors sol. Ce sont des formes d'utopies dégénérées pour reprendre les termes de Louis Marin dans son livre *Utopie, jeux d'espace*. Mais plus encore des hétérotopies au baroque monstrueux, des lieux de passage qui absorbent tels des trous noirs avec cette particularité qu'il brille de mille feux, trou noir car on constate une extrême densité de ce réel mimétique qui agglomère et condense tous les lieux en un seul et dont les paradigmes sont Las Vegas, Disneyland ou Dubaï.

Après la fétichisation de la marchandise nous assistons à présent à la fétichisation de l'espace. Il s'agit de faire événement et le musée dépasse ce qu'il y a dedans. C'est l'enveloppe qui importe, jusqu'au concept de ville-musée. C'est le processus du lieu festif et culturo industriel qui vaut comme pèlerinage consumériste. Le pèlerin doit être englobé dans un univers totalement cadencé, comme un plan

marketing diabolique. Il faut passer de l'erlebnis (expérience vécue) à l'erfahrung (expérience durable et transmissible). Il faut donc mettre en scène ces nouvelles expériences pour qu'elle puisse être raconté et vécu il faut donc aussi les mettre en récit. Ces nouveaux lieux offrent de nouvelles formes de consommation qui s'appuie sur le story telling de marque puisque l'espace devient ici une marque. On notera que le futur des grandes enseignes de la grande distribution, c'est le parc d'attraction, Auchan et son projet ce qui donne au fameux slogan publicitaire « La vie, la vraie, Auchan » une dimension prémonitoire et au fond terrifiante de vérité puisqu'on vérifie que dans le monde réellement renversé le vrai est effectivement un moment du faux.

Mais bien sûr tout cela est d'une pauvreté narrative sans précédent. « Sensationnel, génial, trop cool ». C'est le sensationnel qui fait office de récit et tout devient « amazing » comme disent les stars américaines en tournée promotionnelle. Personnages symptomatiques de ce vers quoi nous tendons puisque la ville scénarisée et la vie comme divertissement permanent sont un théâtre dont la mise en scène nécessite d'être constamment réinventé jusqu'à l'épuisement du sens qui vaut comme destruction de toute destination et donc affirmation de l'impasse dans laquelle nous nous enfermons de bonne grâce en ayant payé notre ticket d'entrée ou de caisse.

Après la géométrisation de la nature par la science nous assistons peut-être à l'arraisonnement géométrique et fun de nos vies par l'industrie culturelle. Le but ultime étant bien sûr la recherche du profit tous azimuts et donc indéfini, nous sommes condamnés à rejouer sur le mode de la farce ce que l'histoire a d'abord accomplie sérieusement, ce qui est le principe même du kitsch – dans la sécurité conditionnée d'un parc d'attraction ou d'un lieu affilié en banlieue résidentielle. Disneyland et les nouvelles villes alentours, faux Paris, faux Venise de Las Vegas, Louvre bis d'Abu Dhabi, fausse place toscane du val d'Europe en Seine et Marne. Jusqu'à ces fameuses vraies suburbia qui ont l'air fausses tellement elles correspondent à la mythologie qu'elles incarnent. Comme le décor du Film *The Truman show* qui met en scène ce mode de vie pavillonnaire idéalisé pour les besoins d'une émission de télé-réalité. On assiste à un véritable retournement ontologique puisque le vrai faux est ce qui rassure au plus haut point car comme il est machiné et que l'on peut accéder au making-off, il peut être indéfiniment réparé, remanié et rejoué puisqu'artificiel. Il devient donc inoffensif, contrairement au réel et à la nature qui n'en finissent pas de résister. C'est alors que lucides et déniés, tels des Truman revendiquant et assumant le show, l'apparence du vrai sous l'égide du faux nous laisse rassérénés et consentants, bien. On comprend ici que la suburbia génère l'appétence pour l'esthétique du parc d'attraction

comme un désir vide appelle son hystérie. Il est alors temps pour le parc, ou la zone commerciale post-moderne, une fois réalisé, et implantés dans l'espace et dans les têtes, de générer en retour la suburbia disneylandisée en un processus de cohobation aussi naturel que Mickey est une souris.

Comment se sortir de ce constat et de cette situation ? C'est vers les situationnistes, et leurs écrits sur la ville que Bruce Bégout décide de se tourner afin peut-être d'entrevoir la possibilité d'une liberté pour sortir de ce paroxysme de la suburbia qui marque l'extension du domaine de la ville, fonction dirimante de la modernité qui obère nos choix concernant nos modes de spatialisation contemporains.

Au départ, chez les situationnistes sous la férule de Guy Debord, il y a un rejet épidermique pour les cités et ces lieux qu'on appelle pas encore zones suburbaines et encore moins suburbia, qui se construisent à partir des années cinquante. Pour Debord et ses amis ces lieux sont le symptôme de l'uniformité, la laideur, la banalité, autant de marque d'aliénation par le transport, le travail et la consommation.

Le problème principal à leurs yeux c'est le fonctionnalisme, c'est-à-dire la réduction des formes de vie à leurs fonctions soi disant essentielles. Telle la maîtresse de maison de *Mon Oncle*, le film de Jacques Tati, qui s'émerveille au milieu de sa nouvelle cuisine intégrée en s'écriant « c'est fonctionnel ». Effectivement, le fonctionnel résonnera à partir de là comme un mantra dans le monde de l'architecture massives des trente glorieuses. On assiste alors à la mainmise de la raison instrumentale sur l'art de bâtir.

Vous aurez sans doute deviné que Le Corbusier est ici l'ennemi, le destructeur zélé d'une certaine poétique de la ville.

En fait, ce qui se passe à cette époque, c'est que la construction hybride et chaotique de la ville doit laisser place au plan d'urbanisme, c'est l'idéologie de la vie mesurable comme le souligne Bégout dans son commentaire. On notera, ironie de l'histoire, que paradoxalement Le Corbusier veut lui aussi mettre l'homme au centre. Puisque c'est l'homme qui est la mesure comme le veut l'invention du modulator de la Charte d'Athènes.

Evidemment, pour les situationnistes, derrière cette planification on retrouve une dimension normative, morale et hygiéniste de l'existence. On assiste aux prémisses du désir hégémonique du capitalisme qui tend à dissoudre l'autonomie des individus en s'attaquant à la qualité des lieux. D'un côté la puissance implacable et inexpugnable du quartier d'affaire, La Défense, La City, le sud de Manhattan ou de manière plus raffiné aujourd'hui l'immatérialité subtile des paradis fiscaux ; et de l'autre comme corrélat, l'esthétique



multicolore et cheap de la zone commerciale comme seul horizon du bon peuple.

Se noue ici un rapport de force d'une normativité territoriale qui s'épand du sommet vers le bas, des puissants vers la plèbe.

Face à cette situation pour Debord La destruction et l'émeute sont un juste retour des choses. Il écrira d'ailleurs sur les émeutes de Los Angeles.

On reproche aux émeutiers de juste vouloir piller, un ordinateur, une télé plutôt que de revendiquer une société nouvelle. C'est donc à eux qu'on fait le reproche de ne pas avoir de conscience politique alors que tout a été fait, pensé et spatialement organisé donc, pour qu'ils n'en aient pas.

Bref dans ce nouveau monde où s'élabore la suburbia les hommes vivent séparés/collés. Les hommes sont désormais enclos dans le cadre de leur appartement ou leur pavillon (fonctionnels donc) et c'est la réunion spectaculaire de la consommation (la galerie marchande) qui les voit se croiser plus ou moins docilement.

L'espace moderne est donc fonctionnel, moral, policier mais surtout spectaculaire et marchand. Ironie de l'histoire, le spectaculaire marchand contemporain se retrouve de nos jours dans l'authentique reconstitué, on rejoue le folklore sur le modèle du parc d'attraction mais à l'échelle d'un village ou d'un bourg à l'intérieur duquel vivent de vrais gens. C'est une nouvelle forme du Kitsch qui prédomine celui des villages de la France Eternelle qu'il faut ripoliner et préserver pour les beaux yeux des touristes ou pour les téléspectateurs assoupis du village préféré des français. Mais attention, tout autour, sournoise, menaçante et tentaculaire, règne et s'étend la suburbia.

Pour les situationnistes la sortie de cette impasse du moderne formaté de nos lieux de vie réside dans la dérive. Puisqu'il s'agit de pratiquer la dérive comme remède pour reprendre l'intitulé de Bruce Bégout.

La dérive est une technique de déplacement sans but, c'est un comportement expérimental urbain. La dérive est coextensive du passage, le passage vers. Il y a donc une vérité de la dérive puisque la dérive recherche une vérité, celle de la ville qui doit nous faire devenir autre à partir de sa forme même et que la dérive doit nous permettre de réagencer à partir d'une certaine idée de la liberté.

Mais c'est là le point aveugle que soulève Bégout. Qu'en est-il du paradoxal, voire contradictoire, libre arbitre de la dérive ? Celle-ci relève-t-elle d'un choix délibéré ? Mais alors s'agit-il encore et toujours d'une dérive ?

Avant d'être un choix la dérive est d'abord un sentiment, une manière d'être au monde une tonalité de l'existence :

Debord : « Le sentiment de la dérive se rattache naturellement à une façon générale de prendre la vie »

A partir de ce postulat, la dérive devient une pratique, une étude et un programme.

Une pratique : concrètement la dérive est un passage hâtif à travers des ambiances variées. La dérive nomadique est très souvent alcoolisée chez les situationnistes. Néanmoins, il s'agit de traverser différentes ambiances pour briser les chaînes topologiques. Mais il y a des règles à suivre puisque c'est de leur transgression que naît la véritable dérive menant à l'observation et à la transformation du milieu.

Une étude : Il s'agit d'étudier et noter les effets des lieux traversés sur les dériveurs. On a donc une mise en récit de la dérive où s'élabore une véritable psychogéographie. Il faut comprendre comment les paysages agissent sur nos sentiments et parvenir, pourquoi pas, à une recomposition de l'urbain en fonction de nos désirs et des ambiances traversées.

Un programme : C'est une méthode objective d'observation / transformation du milieu urbain dans le but de le modifier. C'est par la passion comme puissance d'agir, comme expérience d'exaltation que la ville doit être investie et agencée.

Ce qu'il faut comprendre, c'est que la dérive pour les situationnistes est une véritable philosophie du sentiment qui affecte ma vie et le monde dans un authentique aller-retour. La teneur de mon expérience tangible du monde et de moi même se joue par le rehaussement de mes passions et de mes actes dans le sentiment. Il s'agit d'être en corrélation permanente avec le monde dans une forme d'hétéro affectivité.

C'est grâce à ce dispositif que le dériveur peut procéder à la découpe urbaine de capsules d'ambiances pour les confronter et faire surgir de nouveaux sens, de nouvelles temporalités comme on invente une nouvelle chimie de la ville. On s'approche ici de la thématique de la rêverie qui alimente la dérive en agençant une nouvelle poétique de l'espace.

Insistons maintenant sur le concept de psychogéographie. En fait, la psychogéographie est le regroupement de ces trois aspects de la dérive : pratique, étude et programme. Et cette psychogéographie s'articule dans un second temps autour de trois catégories :

L'Ambiance – L'Influence – La Situation.

L'Ambiance concerne l'unité affect/décor, toujours sur le mode de la relation, de la projection qui s'alimente de ce qu'elle perçoit du lieu. Il s'agit là d'une opération éminemment phénoménologique puisque nous avons un double mouvement d'invasion du réel en moi et d'évasion du moi vers le réel. Devenir soi-même autre par l'entremise du lieu que j'occupe et qui m'occupe en retour.

De là on peut établir une typologie des lieux, des villes et des quartiers qui correspondent à des états d'âmes qu'on pourra par ailleurs réactiver ou modifier dans le temps s'il y a lieu. La ville et l'esprit s'enchevêtrent dans un continuum et c'est précisément cette communion topo-affective que l'aliénation urbaine et la séparation sociale détruisent.

On notera, à ce titre, que l'avant garde situationniste n'est pas exempt d'une certaine nostalgie puisque l'état d'âme d'un lieu qui n'existe plus est sans doute condamné au spectral. Les lieux de l'enfance sont révélateur d'un monde animé qui disparaît dans le constat de sa destruction physique. Cette douleur spatiale qui se transmet à l'homme prouve par la même que nous sommes bien spatialement animé et que notre mémoire est un cimetière de paysages et de lieu qui susceptible d'être réactivé ou pas. La nostalgie, vue sous cet angle n'est donc pas nécessairement réactionnaire.

L'Influence : C'est le conditionnement du décor, les cadres spatiaux créent les schèmes perceptifs. Au delà du cadre transcendantal il y a une structure empirique par l'espace. Ces deux axiomes peuvent d'ailleurs se redoubler.

On peut prendre l'exemple de la découverte de New York pour le touriste contemporain qui débarque de l'aéroport et qui aperçoit par la fenêtre de son taxi la muraille que forme la skyline de Manhattan et qui à cette distance lui paraît impénétrable. Nous sommes là dans un schéma de perception pure. Puis très vite le cadre transcendantal vient redoubler et complexifier cette perception brute. De quoi est fait ce cadre, sans doute de toutes ces images de migrants qui découvrait le sud de Manhattan en se dirigeant vers Ellis Island, et puis il y a les films, les séries, les posters bref toute une imagerie, et peut-être aussi quelques descriptions littéraires.

Et le touriste fort de ce vécu immatériel ne voit plus New York de la même manière il le pense dans un cadre qui surdétermine ses perceptions il est donc bien sous influence et c'est ce qui conditionne le décor. Néanmoins cela reste sa découverte puisque ce mélange ne peut venir que de lui, mais quand bien même aurait-il rêvé New York pendant des heures et des heures, il lui faut faire l'expérience de cette

muraille de Manhattan à l'intérieur de laquelle il s'apprête à pénétrer pour éprouver véritablement ce que ce lieu va produire en lui, comme nous le disions tout à l'heure c'est de l'ordre de la réaction chimique entre tous ces éléments actifs et disparates. (Bien sûr cela fonctionne avec toutes les villes mythiques mais chacun a son propre panthéon)

Le point délicat de cette notion d'influence est donc que le milieu ne détermine pas seul l'influence puisqu'il a très souvent été pensé au préalable. Il y a toujours une attirance ou une surreprésentation du lieu qui vient le faire jouer sur une gamme plus complexe que la simple perception. Se déploie alors une sorte de résistance et d'adhésion qui forme la cohésion du lieu où s'établit l'Influence. C'est la situation.

La Situation : évidemment comme il se doit chez les situationnistes c'est la catégorie la plus fouillée et la plus complexe. La Situation est donc le couronnement de la psychogéographie qui réside dans la construction de situations qui augmentent l'intensité de nos sentiments d'exister.

On touche là au paradoxe ultime du situationnisme puisqu'il faut construire artificiellement une passion authentiquement jouissive. Bref contrôler l'incontrôlable. Un projet poético-politique qui repose donc sur l'opposition des contraires.

Il s'agit là d'une poétique et d'une politique, il faut créer l'événement de la situation sans attendre qu'il advienne par hasard. Pour y parvenir, il faut subvertir le réel qu'on nous impose pour le mettre à la mesure de notre sentiment et de nos passions. L'agir situationniste se place au cœur d'une contradiction : s'abandonner (à la dérive et à l'émotion) et créer, organiser (la situation qui produit cette émotion). Mais de cette contradiction surgit un sens lorsqu'on sait que le désir se nourrit de son impossibilité, de son inassouvissement, il y a finalement une tension de l'insatiable qui laisse augurer une possibilité.

Justement, cette tension de la Situation comme catégorie opératoire de la dérive psychogéographique devient centrale dans le jeu. Le jeu est l'une des figures de l'être au monde que privilégient les situationnistes. Le jeu est une affaire sérieuse (Debord invente un jeu de la guerre) puisqu'il nous permet de ne pas être sérieux avec rigueur, méthode et acharnement.

En ce sens le jeu a une dimension existentielle – artistique et métaphysique.

Jouer c'est prendre une distance, mettre du jeu entre soi et le réel. C'est-à-dire créer un interstice entre soi et le sérieux de la vie. C'est dans cet interstice qu'une autre forme de vie peut advenir. Classiquement la raison part du centre pour rayonner alentour. Dans le

jeu on assume la marge et développe même une rationalité des marges puisque dans le jeu il y a des règles mais ce sont des règles ludiques qui subvertissent la règle de la raison normative.

Le jeu c'est le règne du « on faisait comme si », « on dirait que » comme disent les enfants. Les situationnistes proposent de prendre le jeu au sérieux pour le rendre encore plus jouissif dans sa capacité à détruire l'esprit de sérieux qui accompagne l'arraisonnement capitalistes de nos vie, arraisonnement qui a d'ailleurs souvent lieu sous la forme paradoxale du divertissement et du jeux mais dont les règles sont pipées puisque décidées par les arraisonneurs.

A ce titre, la ville de la dérive devient un immense terrain de jeu pour les situationnistes. La dérive est un grand détournement, un collage, un cut up spatial qui rejoint les pratiques artistiques afférentes. La ville situationnistes serait comme un vaste parc d'attraction construit par d'authentiques poètes. Vaste programme.

On notera ici sans sarcasmes que les situationnistes avaient vu juste mais par un tragi comique retournement dont l'histoire à le secret les villes du jeu qui ont poussé depuis, Las Vegas, Dubaï, Macao, Marne la Vallée dans une moindre mesure sont bien l'acmé du spectaculaire diffus tel que Debord le critiquait lui-même en 1988 dans son *Commentaire à la société du spectacle*. Les villes d'attraction ont juste été construites non pas par des poètes mais par des industriels et entrepreneur en bande organisée, de la culture et du spectacle (Disney), de la grande distribution (Auchan, Carrefour), du pétrole et du gaz (Dubaï, Bahreïn, Abu Dhabi), de la drogue et du fun (Ibiza), et enfin bien sûr du crime et du recyclage d'argent sale (Las Vegas, Macao, Monte Carlo). Et pour suivre ces beaux exemples, aujourd'hui toutes les villes essaient de se transformer en Hub culturel, effet Bilbao oblige (et Lille 2004 pourquoi pas) avec plus ou moins de réussite.

Les villes deviennent des marques dont l'image est calculée en terme de citations dans la presse mondiale, les marques deviennent de l'art, et tout cela forme un univers que l'on regroupe en fondations et autres manifestations culturelles dans un vaste marketing du festivisme. L'art et le divertissement deviennent un life style, les musées des supermarchés et les supermarchés des musées pour paraphraser Warhol. La ville festive et joueuse des situationnistes c'est réalisée mais elle est désormais mandatée par des opérateurs culturels et autres chargés de mission aussi fun et sexy qu'un cahier des charges. L'ironie est à son comble puisque La Situation que les situs appelaient de leurs vœux est enfin advenue mais aujourd'hui, on appelle ça de l'événementiel. Une fois de plus la chose imaginée dans les arrières salles enfumées et alcoolisées des cafés germanopratis s'est

transformée en une farce très sérieuse et très en vogue dans les conseils d'administration du territoire et de la ville.

Il y a quelque chose d'un peu déceptif, du jouer sans temps mort pour exalter la vie nous sommes revenus au divertissement pascalien, le jeu qui fait diversion pour oublier la mort. Le jeu qui nous divertit non pas dans le but de créer autre chose mais simplement nous faire accepter et supporter une forme de misère économique et sociale. Il s'agit avant tout de se faire plaisir, bref de se vider la tête, expression terriblement juste quand on y pense.

C'est pour cette raison que revenir à la lettre situationniste est fondamental. La geste situationniste est gratuite, elle ne vise aucune accumulation, aucune possession. Elle est au contraire, ouverture, dépossession et légèreté, voilà le programme. Le jeu est du transitoire permanent, du mouvant créatif. Ce qui est le contraire d'une absurde construction de l'éternité tangible de la propriété et de l'appropriation cumulative des biens et du capital. Si on joue le jeu, c'est avec nos propres règles aléatoires et changeantes comme il se doit, le libre jeu de nos facultés contient donc la contestation radical de tout ordre établi, et doit *in fine* s'incarner dans un territoire habitable et inaliénable.

Concrètement les situationnistes prônent un détournement de l'architecture et de sa fonctionnalité, c'est le principe de déshabitation pour fuir l'arrondissement sur le mode d'une architecture modulaire et nomade qui permet de mieux traverser les ambiances. C'est la vie humaine qui doit gouverner le bâti et non l'inverse. Une vie fugace, contradictoire, excessive comme un flux passager et ondulatoire. Il ne faut pas que l'urbanisme soit une spécialité mais participe d'un plus vaste « nouvel agencement de la vie ». La topophilie des situationnistes tend donc à protéger l'espace face à sa décomposition moderne comme le souligne Bruce Bégout.

On l'aura compris l'urbanisme doit être révolutionnaire. Aussi, la dérive est bien une métaphysique de l'existence. Il faut accepter de se déprendre de la ville pour se déprendre de soi-même et faire surgir du nouveau, de l'altérité qui va changer le réel et les hommes. C'est pourquoi la mégalopole, et pour Bégout la suburbia en serait le paradigme, est aussi le lieu idéal pour se perdre. En effet, on s'inscrit toujours dans les pas des autres on reprend des signes des traces de nos prédécesseurs mais on les réécrit à notre mesure. La ville est comme un palimpseste dont nous serions les révéléurs car c'est à travers nos pas, nos projections et nos rêves que les strates et la trame historique de la ville se détachent sur le fond de ma perception et de ma vie ici et maintenant.

L'excitation urbaine est le fruit de médiations subtiles qui rendent notre approche de la ville énigmatique. Il y a donc une double opération, faire surgir les signes de la ville par le dépaysement de la dérive et dans le même temps leur conférer un sens qui redonne à l'histoire et à l'esprit des lieux toute sa force et la possibilité d'une exaltation, d'une rêverie et d'un réenchantement. Bref redonner de l'esprit à des lieux comme la suburbia qui en sont souvent dénué.

Finalement, la recherche des traces urbaines de vie non aliénée est aussi – et sera toujours – la traque des potentialités de renversement de la société déposées dans l'histoire sous la forme de signes mémoriels que la sensibilité psychogéographique cherche à réactiver.

Nous sommes donc à une période charnière, dans le monde de la suburbanité galopante qui détruit le territoire et rend la France moche avec la complexité des industriels, de la grande distribution, et des politiques qui cèdent les terrains en échangeant de subventions et taxes prometteuses. A l'opposé nous avons des centres ville muséifiés, transformés en décor touristique et où il est parfois impossible de vivre normalement. Ce qui mène à une sociologie endogame. L'avenir serait donc bien dans l'intérêt qu'il faut porter à la suburbia puisque c'est là que les gens vivent et habitent. Il y a donc urgence à sortir du simple dénigrement, de la relégation ou de la résignation. Il faut prendre au sérieux ce qui est encore trop souvent des non lieux et voir quelles formes de vies y sont possibles.